

Agilité et créativité des festivals

Entretien avec **Benoît Thiebergien**, Propos recueillis par **Lisa Pignot**

DANS **L'OBSERVATOIRE** 2017/2 (N° 50), PAGES 37 À 40

ÉDITIONS **OBSERVATOIRE DES POLITIQUES CULTURELLES**

ISSN 1165-2675

DOI 10.3917/lobs.050.0037

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-l-observatoire-2017-2-page-37.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Observatoire des politiques culturelles.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

AGILITÉ ET CRÉATIVITÉ DES FESTIVALS

Entretien avec **Benoît Thiebergien**. Propos recueillis par **Lisa Pignot**

Observateur et acteur de la vie artistique et culturelle, au niveau national et international, le directeur du festival *Détours de Babel* analyse la place de l'événementiel dans l'écosystème de la création artistique en France. Éphémères, festifs, rassembleurs, ils sont pourtant souvent considérés comme de simples ponctuations de la vie sociale plutôt que leur point d'orgue. Leur réactivité, leur souplesse de fonctionnement, leur capacité coopérative sont en même temps des marques de fabrique particulièrement appréciées.

L'Observatoire – L'événement artistique ou culturel est-il compatible avec la notion de politique culturelle ? Qu'est-ce qu'un festival tel que celui que vous dirigez peut apporter de spécifique ?

Benoît Thiebergien – Voilà des décennies que le débat persiste du côté de l'État et des collectivités sur la « valeur festival » dans les politiques publiques de la culture. On reproche à l'événementiel de briller dans le firmament culturel comme des étoiles filantes tandis que les lieux permanents gravitent assidûment à l'ombre de leur orbite immuable. « Les festivals sont de la poudre aux yeux, ils travaillent hors-sol. Comment peuvent-ils faire un travail d'action culturelle en profondeur ? » disent ses détracteurs qui vantent la permanence du labour en toute saison.

D'ailleurs, le ministère de la Culture, toujours prompt à marquer son territoire d'excellence par la labellisation des équipements, structures, compagnies ou ensembles d'intérêt national a toujours buté sur l'attribution d'un label spécifique aux festivals. Faut-il les considérer comme un réel maillon de la chaîne des politiques publiques ? Qu'apportent-ils dans l'émergence des œuvres, dans les enjeux artistiques contemporains ? Ne sont-ils pas plutôt du ressort des collectivités territoriales ? Ont-ils besoin à ce titre d'un soutien de l'État, au même titre que les grands équipements culturels ?

Éphémères, festifs, rassembleurs, leur intérêt ne s'évalue bien souvent qu'à l'aune de leur impact touristique, de leurs externalités positives, de leur capacité à mettre en valeur un site, un terroir, un lieu de patrimoine, une collectivité territoriale. Serait-il exempt d'une valeur intrinsèque, d'un intérêt pour lui-même, d'une plus-value artistique, culturelle et sociale ?

Depuis l'époque des *38^e Rugissants* qui ont démarré dans les années 90, et encore maintenant avec les *Détours de Babel*, le soutien des partenaires publics a toujours été assujéti à la mise en œuvre d'actions toute l'année, l'organisation de concerts de saison, de résidences et d'action culturelle, etc. Au fond, il s'agissait de justifier une permanence artistique et culturelle toute l'année légitimant la partie événementielle, perçue comme

insuffisamment conforme avec le sérieux d'une mission de service public.

Pourtant l'événementiel ne manque pas d'atouts, à y regarder de plus près. Un festival, c'est d'abord une temporalité particulière, une condensation de la vie culturelle qui confronte, met en perspective, stimule et valorise des approches artistiques. C'est un accélérateur de particules, un terrain d'expérimentation qui fait bouger les lignes de démarcations artistiques, secoue les catégories de publics assignés à résidence, enrichit les itinéraires des GPS officiels des grands axes culturels.

Certes, les festivals peuvent revêtir des formes et des objectifs très différents. Il y a ceux à lieu unique ou lieux multiples, spécialisés ou généralistes, d'été ou de

Opéra Borg et Théa. Odyssée d'Eybens, festival *Détours de Babel*

Photo : © Simon Barral-Baron

saison... Sans rentrer dans une typologie détaillée, on observe deux grandes catégories dans le domaine musical. Les grands rassemblements d'été dans un lieu unique, en plein air ou dans un espace patrimonial. Sur trois ou quatre jours, se succèdent, pour les musiques actuelles, des têtes d'affiches célébrant une grand-messe collective orchestrée par l'industrie musicale. Pour les musiques savantes, le principe est sensiblement le même. Les solistes, orchestres et chefs de renommée s'arrachent.

Et puis il y a les festivals à lieux multiples, plutôt de découverte et de confirmation, en majorité hors période estivale. Ils sont souvent itinérants dans différents lieux d'une ville ou d'une région et durent au moins une semaine et souvent plus. Leurs missions ne sont pas les mêmes. Leur capacité à focaliser l'intérêt du public, du milieu professionnel et médiatique, à faire se croiser amateurs et professionnels, artistes et publics, à développer des actions éducatives et culturelles sont leurs atouts, qu'ils s'appellent festivals, rencontres, biennales... C'est souvent dans ces événements que la prise de risque artistique et la concentration de projets ou d'œuvres en création est la plus forte. Contrepoint des grands établissements culturels, ils ont une réactivité et une souplesse de fonctionnement qui s'adaptent plus facilement à l'actualité artistique, au tempo de la création, à la prise de risque, à la diversité des territoires et des partenaires, aux évolutions locales et aux aléas économiques. Ils deviennent alors des rendez-vous précieux tant pour le milieu professionnel que pour le public, indispensables dans l'écosystème de la création artistique en France.

L'Observatoire – Entre ancrage local et rayonnement national ou international n'êtes-vous pas amené à choisir ? À quelles conditions peut-on tenir ensemble ces enjeux dans un projet de festival ?

B. T. – Ces deux enjeux ne sont pas incompatibles. Ils sont même complémentaires, voire souvent consubstantiels.

Ne s'adresser qu'aux professionnels sur des enjeux spécialisés n'a pas de sens pour un festival comme le nôtre qui propose plus de 150 rendez-vous dont 90 représentations de concerts et spectacles dans 40 lieux différents sur trois semaines. Son public est large, non spécialisé, majoritairement local et régional. C'est aussi une fabrique coopérative réunissant un très large éventail d'équipements, de structures d'enseignement et de formation, de communes et de partenaires d'action culturelle en Isère autour de sa ligne éditoriale.

C'est un écosystème local dans lequel nos racines sont rhizomatiques. Mais être ancré localement ne veut pas dire ne s'intéresser qu'à la production artistique du cru, sur des circuits courts. En art, en musique, les circuits sont longs, la création doit circuler, voyager, sortir des frontières, des périmètres convenus, bousculer les codes, échanger, faire de la contrebande. Aujourd'hui, la création se nourrit de cette « mondialité » dont parle très bien Édouard Glissant. Elle désigne cette mise en présence des cultures comme un enrichissement intellectuel et sensible pour chacune d'elle plutôt qu'une standardisation de produits culturels exportables à l'échelle de la planète. Le monde est fini, mais tant de choses restent à explorer.

Nos réseaux nationaux et internationaux sont aussi rhizomatiques et affinitaires : échanges informels, repérages artistiques, coproductions et reprises, échanges internationaux, etc. Nous entretenons des relations privilégiées avec des partenaires en France ou à l'étranger, qu'ils soient festivals, centres de production, équipements culturels, sans lesquels nombre de projets que nous menons ne verraient le jour. Impossible d'imaginer les *Détours de Babel* sans ces réseaux professionnels.

C'est dans cette double connexion locale et internationale que la manifestation prend tout son sens. Les publics du festival l'ont bien compris. Ils circulent aussi. Ils montrent un réel intérêt pour les rencontres inédites, une appétence pour les autres cultures parce qu'elles élargissent leurs propres représentations du monde. Dans la société multiculturelle d'aujourd'hui, tentée par les replis identitaires, cette ouverture à la « créolisation du monde », pour reprendre encore une formule de Glissant, est une nécessité, voire une urgence. Aux *Détours de Babel*, cette dimension transculturelle est au cœur de nos préoccupations. C'est notre engagement citoyen.

Il s'agit moins de consommer passivement de l'art que de créer des connexions entre l'ici et l'ailleurs, des interactions entre

Brunch musical Musée Dauphinois, festival Détours de Babel

Photo : © Benoit Thiebergien

“Pour faire vivre un événement, il convient d’inscrire l’éphémère dans la durée. C’est la répétition qui crée l’attente.”

artistes et artistes, artistes et publics, publics et publics, professionnels et amateurs en lien avec le territoire. C’est la fonction d’un festival.

Plus ses racines seront profondes, plus le festival prendra de la hauteur et sa canopée artistique pourra se déployer vers les courants atmosphériques d’une culture mondialisée.

L’Observatoire – La démultiplication d’événements culturels dans les programmes culturels des grandes villes ne finit-elle par « user » l’usager ou par user la notion d’événement elle-même, c’est-à-dire la banaliser ? Comment appréhender ce phénomène ? Comment continuer de faire vivre un projet dynamique dans ce contexte ?

B. T. – De tout temps et dans toutes les cultures, il y a eu des fêtes collectives, des cérémonies, des marchés, des commémorations, des carnivals, des salons, des brocantes, des foires, des rassemblements et des festivals...

Ce sont ces moments qui ponctuent la vie sociale, des rendez-vous qui marquent le temps de leur empreinte, imprime une dynamique récurrente sur un territoire, créent du collectif, génèrent la rencontre, l’imprévu, l’inattendu. C’est apporter une dose de dionysiaque dans une société trop apollinienne. Cela fait partie des rituels de la vie collective, c’est une dimension anthropologique de l’être humain.

Pourtant, on parle souvent d’événementialisation de la culture avec une connotation plutôt négative. Mais si les festivals se multiplient, c’est que les gens ont envie de rompre avec le quotidien, ou plutôt de donner du relief à leur quotidien, de s’aménager

des temps de sociabilité différents, de résister au poids de la normalité, du tout balisé. Ils veulent de moins en moins être les sujets d’une culture prescrite et légitimée par le haut, mais au contraire s’approprier de façon plus active les temps forts culturels proposés. C’est bon signe ! L’abondance d’événements n’est pas le symptôme d’une « cosmétisation » d’un paysage culturel anémié, mais plutôt un signe de bonne santé sociale d’une ville, d’une région. D’ailleurs, les indicateurs des pratiques culturelles montrent que s’il y a usure, c’est plutôt du côté de la fréquentation fidèle et régulière des équipements culturels qu’on la constate...

Cependant, pour faire vivre un événement, il convient d’inscrire l’éphémère dans la durée. C’est la répétition qui crée l’attente, la périodicité qui rythme les temps forts. Plus le festival s’inscrit dans la durée, plus il renforce son impact local et peut travailler en profondeur. Plus les artistes, les professionnels, les médias et les publics peuvent et veulent se l’approprier. C’est un moment attendu. Mais pour cela, il faut donc nourrir cette attente d’une édition à l’autre.

L’Observatoire – Un festival est par nature récurrent. Entre répétition et renouvellement, comment faire événement ? Comment surprendre à chaque édition ?

B. T. – Aux *Détours de Babel*, nous avons choisi de thématiser chaque édition. Des thèmes que nous voulons ouverts sur le monde, en résonnance avec des questions de société.

C’est une façon de tendre un fil rouge renouvelé à chaque édition, d’en éditorialiser le contenu, d’approfondir une perspective, d’encourager des

débats d’idées. Nous avons travaillé sur les liens entre musique et identité, politique, religion, nature, exil, mythes, etc. Ce choix de thématiser, même s’il génère des contraintes sélectives en termes de programmation, relance l’intérêt des partenaires, des médias et du public. « Quel sera le thème de l’an prochain ? » nous demande-t-on souvent entre deux manifestations. C’est également en fonction d’elles que nous passons commande d’œuvres nouvelles et organisons des résidences de création.

En outre, cela permet de tisser de nouveaux partenariats hors du champ du spectacle vivant *stricto sensu*, provenant des établissements scolaires, universitaires et de formation, des structures de l’aide et de la santé, du secteur associatif, des relais communautaires, du secteur privé, de l’économie solidaire, etc.

Aux *Détours*, nous faisons également le choix d’initier, chaque année, un grand projet fédérateur et participatif, en fonction du thème, à l’échelle de la ville ou de l’agglomération. Par exemple, nous avons organisé un concert de clochers au centre-ville de Grenoble lors du thème sur le sacré ; travaillé sur le patrimoine musical immatériel des communautés du quartier jugé difficile de la Villeneuve en lien avec le thème « Alter Ego » ; imaginé une exposition de silhouettes sonores représentant les migrants réalisés par de nombreux habitants sur le thème de l’Exil ; publié et mis en musique des « Légendes urbaines » imaginées par les Grenoblois à partir de personnages ou sites remarquables...

Ici, la musique, outre sa valeur intrinsèque, opère comme un révélateur culturel et un accélérateur de lien social.

Créole Spirits. Prisme de Seyssins, festival Détours de Babel

Enfin, chaque année, nous expérimentons également de nouveaux formats de programmation. Les brunchs musicaux, chaque dimanche, sont devenus des moments incontournables plébiscités par le public. D'autres rendez-vous inédits tels les nocturnes, les bals, les salons de musique, les concerts dans les cafés et lieux de vie représentent autant d'approches nouvelles, très mobilisatrices, qui évoluent chaque année et participent à la dynamique du festival.

Attention toutefois à ne pas trop rebattre les cartes chaque année car les festivaliers aiment bien garder des repères, des rendez-vous réguliers qu'ils retrouvent d'une édition à l'autre. Sans cela, ils risquent de se sentir perdus dans une programmation dense plutôt portée vers les têtes chercheuses que les têtes de gondole. C'est cet équilibre fragile à réinterroger à chaque fois entre répétition et renouvellement qui contribue à entretenir l'intérêt des publics.

L'Observatoire – Le festival que vous dirigez ne dispose pas de lieu propre. Est-ce un frein ou une chance pour le projet que vous mettez en œuvre ?

B. T. – C'est une question complexe pour laquelle il faut faire de nécessité vertu. Ne pas avoir de lieu propre est une contrainte en termes d'organisation et de planning. Chaque lieu, chaque partenaire, chaque structure associée est à convaincre, à séduire pour l'embarquer dans l'aventure

avec nous. Dans le milieu culturel, on reste encore bien souvent dans une logique de territoire plutôt que de circulation. Chacun a tendance à défendre son pré carré, asseoir son identité, sa spécificité, ce qui peut être légitime mais jusqu'à un certain point. C'est une autre vertu des festivals sans lieu propre, que d'avoir à créer un « méta-territoire » en connectant ces lieux entre eux autour d'une ligne éditoriale forte partagée par tous. C'est son atout majeur. C'est aussi sa difficulté. Car cela demande une énergie et une capacité de conviction et de négociation multipliées par le nombre de partenaires que l'on désire associer. De surcroît, plus un festival étend ses partenariats, plus il doit être vigilant à ce que son projet demeure cohérent et lisible pour ne pas diluer sa propre image.

Ne pas avoir de lieu propre suppose également d'intégrer un principe d'incertitude. Les partenariats sont volatiles par nature. Ils apparaissent, évoluent et disparaissent en fonction des enjeux ou des personnes. Certes, c'est un principe qui vaut pour tout le monde, mais qui est davantage accentué pour les festivals construits sur cette logique et qui dépendent de l'hospitalité des lieux partenaires, une vertu précieuse...

Mais cette fragilité devient une ressource quand elle incite à aller explorer d'autres espaces que les lieux dédiés au spectacle vivant : musées, galeries, lieux de

patrimoine, espace publics, cafés, sites naturels, etc. Ce qui induit parfois des dispositifs artistiques innovants, exploitant cette dimension *in situ*.

Toutefois, il reste la nécessité d'avoir des lieux de travail, des espaces d'élaboration en amont de la manifestation, tout au long de l'année, pour accueillir les équipes artistiques et les porteurs de projets en résidence. Pour les festivals comme le nôtre, qui font de la création et de la production le moteur de leur projet, cette absence de lieu propre peut devenir un vrai handicap.

Alors, même si parfois on nous reproche la politique du coucou en faisant couvrir nos œufs par les autres, c'est une symbiose qui profite à tous, surtout aux artistes et aux publics.

Entretien avec **Benoît Thiebergien**
Directeur du Centre International des Musiques Nomades
et du Festival Détours de Babel - Grenoble/Isère

Propos recueillis par **Lisa Pignot**
Rédactrice en chef